

Le courage chrétien Ossements desséchés et corps ressuscités

MICHAEL SHERWIN

Le frère dominicain Michael Sherwin, de nationalité américaine, est professeur de théologie morale à la Faculté de théologie à Fribourg.

N° 4

XXXII

Qu'est-ce que le courage chrétien et pourquoi est-il essentiel dans la vie chrétienne? Pour répondre à cette double question, nous devons tout d'abord admettre que la conception moderne de la vertu est un peu comme les ossements desséchés de la vision biblique (cf. Ez. 37.3) et patristique. Pour renouveler notre compréhension du courage chrétien, nous devons en premier lieu redonner chair à ces ossements en revenant à la conception classique de la vertu. Cependant, cela ne sera pas suffisant. La chair païenne doit être transformée par l'Esprit des Évangiles. Dans cette perspective, nous allons esquisser les caractéristiques de ce courage qui, d'ossements desséchés, devient chair animée.

La virilité: vertu platonicienne

La moelle du courage chrétien réside dans la rencontre des cultures juive et hellénistique. Bien que la réalité du courage soit présente tout au long de l'Ancien Testament, le langage de la vertu et la description du courage comme vertu trouvent leur origine dans la Grèce païenne. Ainsi, seuls les livres de l'Ancien Testament écrits lors de la rencontre d'Israël avec la culture grecque présentent le courage comme une vertu. Ces livres n'adoptent pas inconditionnellement les notions païennes. Lorsqu'ils emploient la terminologie grecque de la vertu et du courage, ils les réinterprètent à la lumière de la conception biblique de Dieu et de l'Alliance. Pour en comprendre le fonctionnement, nous devons commencer par considérer le courage selon le paganisme grec.

JULLET
AOÛT
2006

Dans la *République* (4.427), Platon inscrit le courage (*andreia*, qui signifie littéralement «virilité») parmi les quatre principales vertus de l'âme et le présente comme la vertu propre des soldats. En dépit des développements ultérieurs et des différentes écoles, la philosophie grecque a continué de considérer le courage principalement comme une excellence dont dispose l'individu pour agir bien dans le combat. Pour Aristote, cela signifie avoir des sentiments de crainte et d'audace bien ordonnés. Le courage dispose l'individu à agir au cœur de la vie passionnelle. Il soutient dans le combat les jugements de la raison concernant les actes justes à faire pour promouvoir le bien commun (pour protéger la cité): ceux qui manquent de courage ou qui fuient le danger par peur ou bien qui courent aveuglément à sa rencontre par audace excessive. Même si la personne courageuse ressent à la fois toutes ces émotions, elle les expérimente d'une manière qui la porte à agir comme elle devrait. Les émotions d'une personne courageuse l'inclinent à s'engager dans les deux principaux éléments du courage: porter le poids de la lutte et s'attaquer aux difficultés en agissant selon la réalité intégrale de la situation.

Le courage des Maccabées

Lors de la traduction de leurs Écritures en grec, les Juifs ont tout à la fois utilisé et modifié la notion grecque du courage. Par exemple, lorsque Judas Maccabée rejette le conseil de fuir devant une armée supérieure en nombre, la version grecque de cette réponse déclare: «*Si notre heure est venue, mourons courageusement (en andreia) pour nos frères, et ne laissons rien à reprendre à notre gloire*» (1 Mc 9, 10). Ce passage semble offrir une conception traditionnelle du courage: se tenir ferme et livrer combat, même jusqu'à «la mort pour nos frères». Cependant, selon un examen plus rigoureux, nous constatons que mourir pour des frères présente une signification particulière. Lorsque les Maccabées attaquent leurs oppresseurs, c'est au nom du zèle pour la Loi et du désir de rester fidèles à l'Alliance avec leur Dieu (1 Mc 2, 26-29). Les traducteurs grecs relient explicitement le courage à cette fidélité à l'Alliance lorsqu'ils traduisent les paroles de Mattathias mourant à Judas et ses autres fils: «*Enfants, soyez courageux (andrizethe) et forts pour garder la Loi, car c'est par elle que vous serez glorifiés*» (1 Mc 2,64). Ce distique de «force et de courage» se retrouve aussi dans la traduction de la version des Septante du Deutéronome et de Josué,

lorsque Josué et le peuple sont tenus pour être courageux et forts dans la prise de possession de la terre promise et l'obéissance à la Loi. Il faut cependant noter une caractéristique complémentaire. L'appel au courage vient avec une promesse: soyez courageux car le Seigneur est avec vous et ne fera jamais défaut et n'abandonnera pas son peuple. Ainsi, dans l'esprit des traducteurs juifs, le courage grec acquiert deux nouvelles caractéristiques. Il est relié à la fidélité à l'Alliance et il devient possible parce que Dieu est avec son peuple pour le protéger. L'auteur du livre de la Sagesse, un livre écrit en grec, développe son enseignement bien au-delà en décrivant le courage et les autres vertus cardinales comme le produit de la Sagesse divine. Après avoir présenté la sagesse comme un fruit de l'amitié avec Dieu, une amitié en lien avec les dons reçus de l'enseignement divin (*paideia*) (7,14.27; 8,3), l'auteur montre que la sagesse «*enseigne tempérance et prudence, justice et courage (andreian)*» (8,7).

Dieu nous a donné un Esprit de force

Si nous nous tournons vers le Nouveau Testament, la première chose que nous remarquons, c'est l'absence virtuelle du terme grec classique pour le courage (*andreia*). Une explication de cette absence tient à ce que les auteurs du Nouveau Testament ont voulu éviter les connotations d'auto-suffisance que le terme véhicule normalement. En revanche, comme le P. Spicq l'a judicieusement remarqué, lorsqu'ils présentent leur théologie du courage, ils font appel à un ensemble de termes plus neutres tels que: énergie, vigueur, fermeté, constance, endurance, puissance et persévérance. Leur propos est de souligner que le courage vient de Dieu: «*Car ce n'est pas un esprit de crainte que Dieu nous a donné, mais un Esprit de force (dunamis), d'amour et de maîtrise de soi*» (2 Tim 1,7). Dieu vivifie le chrétien d'une «*puissante énergie par la vigueur de sa gloire*» par laquelle il acquiert «*une parfaite constance et endurance*» (Col 1,11). Avec cette force, le chrétien est appelé à «*tenir bon dans le Seigneur*» (Phil 4,1; 1 Thes 3,8).

Le courage chrétien dans son acception centrale opère un passage du combat physique au combat spirituel. Sans dénier que la vie chrétienne requiert de la persévérance face à la souffrance physique et aux persécutions, les auteurs du Nouveau Testament présentent notre combat fondamental comme un combat spirituel, «*car ce n'est pas contre des adversaires de sang et de chair que nous avons à lutter...*» (Eph 6,12).

Pour le dire autrement, les souffrances physiques nécessitent le courage qui vient de Dieu en raison du fait qu'elles peuvent remettre en question notre foi dans sa perfection et son amour, ce sur quoi nos ennemis invisibles cherchent en quelque sorte à jouer. Aussi, le but du courage chrétien n'est pas tant une défense temporelle d'un royaume terrestre que la vie de la charité (Eph 6, 14-17; 2 Thes 2, 15-16).

Plus important encore, le courage du Nouveau Testament s'enracine dans la personne et la mission de Jésus-Christ. La force est donnée au chrétien pour que «*le Christ habite en son cœur par la foi*» (Eph 3, 16-17). Ainsi donc, tandis que les Maccabées exhortent leurs descendants à être courageux dans le respect de la Loi, Paul exhorte les Corinthiens à être courageux (*andrizethe*, le seul emploi d'une forme verbale pour la conception classique du courage dans le Nouveau Testament) pour garder la foi, ce qui pour Paul signifie la foi dans le Christ Jésus (1 Cor 16,13). Le chrétien est invité à rester fort dans la proclamation de l'Évangile du Christ et à souffrir pour lui (Phil 1, 27-30). Enraciné dans la vie du Christ, le courage chrétien présente un caractère paradoxal : «*Car, lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort*» (2 Cor 12,10). Ceci nous conduit au mystère de la croix du Christ. Paul présente la souffrance et la mort de Jésus comme plus puissante qu'aucun pouvoir terrestre car elle conduit à la résurrection et à la glorification (Phil 2, 6-11). Pour cette raison, Paul désire être en communion avec les souffrances du Christ et être configuré à sa mort (Phil 3,10). Le pouvoir de sa vie dans le Christ conduit même Paul à affirmer : «*Je puis tout en celui qui me rend fort*» (Phil 4,13). Paul peut dire cela quand bien même il reconnaît sa propre faiblesse. Alors qu'il avait prié par trois fois le Seigneur de lui retirer «une écharde dans la chair», Paul reçoit de Lui une assurance : «*Ma grâce te suffit : car la puissance se déploie dans la faiblesse*» (2 Cor 12,9).

Le combat spirituel

Les théologiens des périodes patristique et médiévale ont vu dans cette affirmation les caractéristiques uniques du courage chrétien, et finalement de toutes les vertus chrétiennes. Aristote a considéré que la première formation à la vertu fait toute la différence, arguant du fait qu'il était impossible de se remettre des mauvaises habitudes développées dans les débuts de la vie (NE 2.1 [1103b 24-25]). Pour cette raison, il affirme qu'à cause de leur environnement, certains sont nés

uniquement pour être dominés par les autres (*Politics* 1,5 [1254a19]). L'expérience chrétienne de la conversion révèle cependant que même ceux qui ont été plongés dans le vice depuis leur enfance ou qui ont acquis des penchants paralysants, reçoivent dans la grâce de conversion des forces nouvelles, les vertus cardinales infuses, au moyen desquelles ils peuvent vivre la liberté évangélique. Les effets de leurs vices acquis demeurent – des écharde dans leur chair – et ils peuvent donc encore ressentir une inclination au péché. Comme l'explique S. Thomas : «*Celui qui se repent reçoit la grâce de la charité et toutes les autres vertus, mais à cause des dispositions persistantes de ses péchés antérieurs, il expérimente une difficulté à la réalisation des vertus qu'il possède habituellement*» (QDV 5, 2 ad 2). Néanmoins, même si les écharde de leurs péchés antérieurs demeurent, ceux qui ont reçu la grâce de conversion ont la force d'agir contre elles et de vivre selon la morale évangélique. Ainsi, bien que dans le combat spirituel de la tentation nous puissions ressentir une attirance vers le mal, le courage qui vient du Christ nous rend capables de persévérer dans les principes évangéliques.

Cette expérience du moi divisé même après la conversion souligne la dépendance des vertus cardinales infuses à l'égard des vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité (voir ST I-II, 63, 3 et 65, 4). La psychologie contemporaine, particulièrement concernant les recherches sur la dépendance, suggère que ceux qui ressentent encore une attirance vers le mal peuvent vivre le courage et les autres vertus cardinales infuses dans une profonde espérance et un amour confiant en Dieu. Cet amour confiant est double. Ils peuvent croire que la morale évangélique les conduira réellement vers un bonheur plus profond, et que Dieu leur donnera la force, ici et maintenant, d'agir contre leurs inclinations désordonnées.

La joie dans les brumes

L'expérience du moi divisé souligne aussi la relation entre le courage infus et acquis. S. Thomas dépeint les vertus acquises comme des dispositions capables de dissiper les obstacles qui entravent notre exercice des vertus infuses (Q. de Virt. 1, 10 ad 14). Dans une perspective contemporaine, nous pouvons dire que, par la réalisation de la vie de la grâce, nous incorporons progressivement nos personnalités – nos habitudes et nos dispositions acquises – à notre vie des vertus infuses

ordonnées à l'amour de Dieu et au Royaume des cieux. Néanmoins, la pierre de touche de la morale biblique consiste en ce que, à partir du moment de notre conversion, le Seigneur nous donne le courage – la force en Lui – de vivre l'Évangile. Au lieu de nous livrer à l'égoïsme, nous pouvons avoir l'audace de vivre un amour généreux qui nous apporte la joie même dans les brumes de la souffrance. Par conséquent, loin des ossements de la conception moderne de la vertu, le corps du courage païen est transformé par le souffle de l'Esprit de telle sorte que «*se fortifie en [nous] l'homme intérieur*» par lequel nous devenons «enracinés et fondés dans l'amour» (Eph 3, 16-17).

Josef Pieper et la vertu de force

JOSEF SIEGWART

Josef Siegwart, dominicain suisse, professeur émérite d'Histoire de l'Église à la Faculté de Théologie de l'Université de Fribourg.

Josef Pieper, philosophe éthicien, théologien et sociologue, est né le 4 mai 1904 et décéda le 6 novembre 1997. Entre 1947 et 1976, il enseigna à Münster (Westphalie). Ses cours à la Haute Ecole de Pédagogie connurent un immense succès. Il parlait régulièrement devant quelque mille auditeurs, alors que son enseignement consistait surtout à faire connaître au grand public la pensée de Thomas d'Aquin.

Dès 1931, Pieper écrivait sur la doctrine sociale chrétienne. En 1934, il rédigea le petit livre «*Vom Sinn der Tapferkeit*», «*Le sens de la force*», dans lequel il insistait sur le fait que cette vertu suppose la justice¹. Au terme de très longues recherches, il trouva un éditeur pour son livre, à savoir Jakob Hegner, à Leipzig, qui fut cependant peu après obligé de s'expatrier, d'abord à Vienne, puis en Suisse, à Olten. Le régime nazi, alors triomphant, encourageait le culte des héros et l'idéal de dureté héroïque. Aussi Rudolf Hess, «représentant du Führer», recommanda la lecture de cet ouvrage. Il ne l'avait pas lu. Le titre seul lui avait sans doute suffi. Lorsque les comptes-rendus mirent en évidence le caractère profondément chrétien de ce livre, on interdit à l'éditeur de faire état de la recommandation de Rudolf Hess à des fins publicitaires. La recommandation fut même officiellement retirée et Pieper lui-même reçut l'interdiction de publier.

¹ L'œuvre de Pieper est accessible dans une édition en huit volumes, parus aux éditions Felix Meiner, Hambourg. Le volume complémentaire 2 contient les «Autobiographische Schriften». Pour cette note, nous renvoyons à ce volume.